

Šimek, Emanuel

Les derniers Celtes en Moravie : résumé

In: Šimek, Emanuel. *Poslední Keltové na Moravě*. Vyd. 1. Brno: Universita v Brně s podporou Ministerstva školství a kultury, 1958, pp. [538]-556

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/118965>

Access Date: 24. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

E. Šimek

LES DERNIERS CELTES EN MORAVIE

RÉSUMÉ

Traduit du tchèque par Ant. Šesták

La question concernant le rapport mutuel qu'il y avait jadis entre les Germains, les Celtes et les Slaves en Europe centrale et notamment dans nos pays a été l'objet de mes études pendant bien des années. J'ai vu que les solutions unilatérales auxquelles arrivaient les philologues, les historiens et enfin aussi les archéologues dans leurs explications individuelles des sources qu'ils croyaient bonnes ne pouvaient pas nous donner des renseignements justes. Trop souvent les deux premiers groupes ne connaissaient pas et, par conséquent, sous-estimaient l'importance de trouvailles archéologiques en tant que sources historiques. Les archéologues ne connaissaient pas non plus ou bien sous-estimaient l'importance réelle des renseignements historiques écrits. C'est pourquoi j'ai tâché de chercher une solution juste du problème en poursuivant ma propre voie et en soumettant à une critique raisonnée tout ce que peuvent nous dire à cet égard les sources historiques aussi bien que les documents archéologiques — actuellement innombrables.

En étudiant les matériaux de trouvailles, je suis arrivé à la persuasion, en 1913 déjà, que l'idée de l'autochtonisme slave qui, à cette époque-là, régnait en souverain dans notre littérature spéciale, ne pouvait pas être justifiée. On croyait que les trouvailles archéologiques prouvaient une évolution continue de la culture de la population préhistorique dans nos pays dès l'époque moyenne de bronze jusqu'à l'époque slave historique d'enceintes fortifiées du moyen âge avancé et on en déduisait que c'étaient les Slaves qui avaient habité nos pays durant toutes ces époques-là. J'ai rejeté cette opinion dans mon livre „Čechy a Morava za doby římské“ (La Bohême et la Moravie à l'époque romaine) et dans mes travaux ultérieurs où j'ai montré qu'entre l'époque du peuplement de nos pays par l'homme de champs d'urnes dits lusace-silésiens et celle du peuplement historique slave il y avait un espace de temps de plusieurs siècles où s'effectuait un peuplement celtique et germanique tout à fait allogène et j'ai prouvé par des matériaux de trouvailles que c'était la culture celtique (culture latène de Volces Tectosages tchèques) qui avait exercé l'influence prépondérante sur l'évolution de la culture dite de Dobřichov de l'époque romaine en Bohême et non la culture du peuple de champs d'urnes, que cette culture de Dobřichov dans ces deux époques (de Pičhora et de Třebíč) avait été celle de Germains polabes, à savoir de Hermundures et non de Marcomans, comme le pensaient pour la plupart les archéologues allemands et, plus tard, surtout dans les dernières dizaines d'années, aussi quelques-uns des savants tchèques, que les Marcomans et les Quades germaniques, d'après les témoignages formels des auteurs anciens, avaient été établis dans les régions danubiennes d'Autriche et de Slovaquie et que c'étaient les Cotins celtiques, dernier reste de Volces Tectosages hercyniens qui, dans les premiers siècles de n. è., avaient été établis en Moravie.

C'est cette dernière thèse qui fait l'objet de notre présent travail. Le cadre en est donné par le début de l'époque latène tardive d'une part et par les dernières traces actuellement connues de la vie de Celtes en Moravie au IV^e siècle de n. è. d'autre part. Il s'agit donc d'un espace de temps de cinq siècles environ.

Les résultats de mes recherches peuvent être résumés comme il suit:

La plus grande erreur de l'historigraphie de Bohême et de Moravie c'était que l'on projetait mécaniquement l'équation $B o i o h e m u m = B ö h m e n = Č e c h y$ dans l'époque passée vers le tournant de deux ères et dans les siècles postérieurs. Cette erreur qui pesait sur toutes les explications historiques de nos pays dès l'époque de la Renaissance est presque également fatale que celle que commettrait quiconque voudrait identifier la Saxe de l'époque historique tardive (le royaume de Saxe au Nord de frontières tchèques) avec la Saxe de Charlemagne. Cette erreur, pour l'explication de l'histoire de nos pays vraiment tragique, a tout à fait déformé l'image du peuplement des régions au Nord du Danube entre Ratisbonne et Vacov (grosso modo), y compris nos pays.

La seconde erreur également fatale pour l'historigraphie de nos pays a été commise par le linguiste et, à côté de Kaspar Zeuss, le second principal fondateur de la science sur les antiquités germaniques, c'e.-à-d. par Karl Müllenhoff, lorsqu'il a abandonné son opinion juste d'autrefois sur la question touchant la localisation de Cotins celtiques pour adopter l'idée fortuite d'Édouard Suess, qui n'était pas expert dans les questions historiques et technologiques. Le géologue Suess, répondant à la demande de Müllenhoff, a émis l'opinion que pour la localisation de Cotins qui, suivant le témoignage de Tacite, «déterrent le fer» c'est l'Erzgebirge slovaque qui conviendrait le mieux en tant que montagnes des régions au-dessus du Danube les plus riches en minerais de fer.

L'idée du géologue Suess plaisait beaucoup au linguiste Müllenhoff, qui n'avait pas de scrupules d'un bon historien expérimenté. Au surplus, sa propre opinion d'autrefois que les Cotins avaient été en Moravie, lui a causé l'embarras dans la question concernant la localisation de Quades en Moravie. C'est pourquoi sans tenir compte des témoignages historiques d'auteurs anciens contemporains et se référant à l'avis de Suess il a tout simplement placé les Cotins dans l'Erzgebirge slovaque. C'est ainsi que le sort de Cotins a été décidé, notamment parce que les Quades — précisément à l'époque d'aspirations pangermanistes outrés — lorsque cet obstacle avait été écarté, ont pu être plus facilement placés en Moravie tout entière, également comme les Marcomans en Bohême, et que par cela les prétentions pangermanistes à nos pays ont été solidement appuyées.

L'historien archiviste morave B. Bretholz a commis la troisième erreur fatale, lorsque, en pangermaniste persuadé (bien qu'avec un peu de sang juif) il avait tâché de frayer le chemin aux prétentions pangermanistes et qu'il ait proclamé, sans doute contre sa meilleure conviction d'un historien bien instruit, que les descendants d'anciens Marcomans et Quades avaient vécu dans nos pays même pendant une série de siècles postérieurs où l'histoire n'en fait plus mention, jusqu'à l'époque de colonisation au 12^e et 13^e siècles du moyen âge tardif, car — il n'y a pas un document historique qui dirait que les Marcomans et les Quades auraient quitté la Bohême et la Moravie! Or, ils continuèrent à y vivre pour voir la colonisation allemande! C'est ainsi que l'on a prouvé que les deux pays étaient à bon droit des pays allemands et que les Tchèques s'y introduisirent comme un élément abusif et de qualité inférieure...

Cette explication *ex silentio* — impossible³ et sans valeur au point de vue de la critique historique — donnée par Bretholz, a été accueillie avec enthousiasme et sans réserves par tous les partisans d'aspirations pangermanistes et plus tard hitlériennes car — la fin justifie les moyens! Cependant malgré tout cela elle a été pleine de tragique pour l'auteur lui-même avant tout. Il a eu beau violer ainsi l'histoire pour obliger³ ses maîtres. Une goutte de sang juif a suffi pour qu'il finît sa vie tragiquement sous l'occupation hitlérienne...

Cependant la réalité historique a tout à fait différé de celle que l'on nous présentait d'après ces trois erreurs principales. Ajoutons qu'à l'époque moderne on le faisait de propos délibéré.

Pour bien résoudre la question, la localisation juste de Boiohemum, où Marobud s'établit avec ses Marcomans, est d'importance fondamentale.

Où faut-il chercher Boiohemum = patrie de Boïens dont parlent les auteurs anciens? Ce sont avant tout les renseignements que nous donnent Strabon, Velleius, Tacite et Ptolémée qui nous servent de base pour la solution du problème. Tous ces renseignements attestent le fait que le cours du Danube constituait la frontière Sud de Boiohemum.

Strabon atteste expressément que les sièges de Boïens et de Vindéliens avaient été limitrophes. De ceux-ci nous savons avec certitude que le cours du Danube en avait été la frontière Nord. Par conséquent, il est évident que les sièges de Boïens avaient dû se trouver de l'autre côté, à savoir du côté Nord du Danube.

Velleius Paterculus nous renseigne que les sièges de Marcomans de Marobud en Boiohemum avaient été limitrophes avec le Norique et la Pannonie d'où aussi il s'ensuit clairement que le Danube avait dû en être la limite.

Ces deux témoignages des contemporains de Marobud de l'époque du début de n. è. environ sont formellement corroborés, à la fin du I^{er} siècle de n. è., par Tacite dans sa *Germanie*, chap. 41 et 42, où il dit expressément que les tribus suèves siègent près du Danube : Hermundures (danubiens), à côté les Naristes et à côté de ceux-ci les Marcomans et les Quades et que toutes ces tribus forment sur le Danube un front (front de Germanie) contre l'empire romain. Quant aux Marcomans, Tacite en écrit qu'ils siègent dans le territoire de Boïens (Boihemum — chap. 28) qu'ils avaient conquis par leur vaillance.

Et Ptolémée, dans la première moitié de II^e siècle de n. è., lui aussi, atteste expressément que les confins Sud de Boiohemum, ancienne patrie de Boïens, se trouvaient sur le cours du Danube. D'une part il l'atteste en indiquant que les sièges de Baïmoi = habitants de Buïaimon de Strabon = Boïhaemum s'étendaient jusqu'au Danube, d'autre part en plaçant la cité boïenne de Boiodurum près de l'embochure de l'Inn dans le Danube (II. 12. 5, d'après l'édition Cuntz). Pour ce qui est de la frontière Nord des sièges de Marcomans, Ptolémée dit (II. 11. 11) qu'elle se trouve au Sud de la „forêt“ de Gabreta (= Šumava du Sud et les montagnes de Novohradý).

Le cours du Danube continua à former les confins Sud de Boiohemum jusqu'au moyen-âge avancé où, suivant les renseignements que nous avons sur l'expédition des troupes de Charlemagne contre les Avars en 791, une aile de l'expédition suivait la rive Nord de ce fleuve par „per Beehaimos“ par le territoire des Slaves habitant l'ancien Boiohemum. Plus tard, lorsque le peuplement slave de ce territoire du bassin Nord du Danube (Autriche actuelle du Nord) avait diminué à cause de la colonisation bavaroise par la germanisation et le départ de la population slave dans la Bohême du Sud, la frontière Sud de „Boiohemum“ elle aussi se déplaça sur les montagnes frontières du Sud de la Bohême. Les frontières Nord de Boiohemum qui, d'après la notation de Ptolémée concernant les Baïnochiaï (= habitants de Boiohemum), II. 11. 10) passaient grosso modo originellement par la partie centrale de la Bohême, avancèrent plus tard, après l'occupation de la possession de Slavňkovci par la dynastie des ducs de Přemyslides et par cela de toute la Bohême (actuelle) du Sud, jusqu'aux montagnes du Nord de la Bohême, aux confins Nord du nouvel État de Přemyslides. C'est ainsi que naquit „Boiohemum“ d'époques historiques tardives, dont les frontières dès cette époque-là jusqu'à nos jours sont identiques avec les frontières de la Bohême actuelle.

Par conséquent, l'équation *Boiohemum* = *Böhmen* = *Čechy* ne fut applicable qu'à partir de l'époque du moyen-âge avancé. Il serait absolument faux de la faire valoir dans le passé plus reculé et l'appliquer même pour l'époque entre les deux ères environ. On déformerait ainsi l'histoire — soit de propos délibéré, soit sans le vouloir — de même que l'image ethnographique de l'époque entre les deux chronologies et aux siècles postérieurs du 1^{er} millénaire de n. è.

Du point de vue archéologique et conformément à nos connaissances actuelles il n'y a qu'une seule conclusion que l'on puisse tirer des renseignements historiques cités plus haut sur les sièges de Boïens, à savoir que ces Boïens hercyniens avaient été le peuple des champs de tumuli du Sud de la Bohême et de la Bavarie, peuple dont le territoire comprenait précisément les régions allant des bords du Danube et celles de Vindéliens jusqu'à la Bohême centrale. Or, ces Boïens appartenaient au grand groupe des Celtes de l'Europe centrale qui ensevelissaient leurs morts dans des tumuli. De l'autre côté du Danube c'étaient, tant que nous sachions, aussi les Vindéliens, leurs voisins, et plus loin vers l'Est, les Noriciens (Taurisques) qui appartenaient à ce groupe.

Si les champs de tumuli de la Bavarie Nord-Est et du Sud et Sud-Ouest de la Bohême avaient été ceux de Boïens, ceux-ci ne pouvaient pas être en même temps identiques avec le peuple des fosses latènes de squelettes du Nord de la Bohême, vu que l'appât de fosses et le rite funèbre chez ce peuple-ci avaient été tout à fait différents. Ce fait montre également que le *Boiohemum* ancien ne peut pas être identifié avec la Bohême dans son étendue actuelle, mais que c'était un territoire en partie différent qui n'en comprenait que la partie Sud et Sud-Ouest, à laquelle appartenait par contre un territoire considérable hors de la Bohême. D'ailleurs les régions d'alors des fosses de squelettes latènes ne comprenaient pas seulement le centre et le Nord de la Bohême auxquelles on attachait le non de Boïens avant tout, mais elles s'étendent, formant une longue zone, de la Thuringe par la moitié septentrionale de la Bohême, par le bassin de la Haute-Oder et la Moravie actuelle jusqu'en Slovaquie, ce qui est une preuve également évidente et très éloquente que les fosses de squelettes dans toute cette zone ne pouvaient pas être boïennes et que, par conséquent, les Boïens ne pouvaient être établis durablement ni en Bohême centrale et septentrionale non plus.

Les Celtes qui nous avaient légué des cimetières de squelettes dans la moitié septentrionale de la Bohême, en Moravie et dans les régions avoisinantes à l'Ouest, au Nord et à l'Est n'avaient pas été Boïens mais *Volces Tectosages hercyniens*.

Suivant le témoignage de tout ce qu'il nous légua dans ses fosses de squelettes ce peuple celtique arriva en Europe centrale au cours du IV^e siècle de la v. è. et devint pour les destinées historiques de toute l'Europe centrale et notamment de sa partie septentrionale un facteur très important, plus important que les Boïens établis plus au Sud (Sud-Ouest).

Jusqu'à nos jours son importance historique n'a été suffisamment relevée et appréciée ni dans la littérature mondiale ni dans la nôtre qui attribuait l'importance principale dans nos pays aux Boïens. Sa grande signification est cependant prouvée de plusieurs manières.

C'est avant tout le témoignage de G. Julius Caesar (BG, VI, 24) qui, pour justifier son assertion d'après laquelle les Gaulois auraient été aux temps de jadis très braves et qu'ils auraient même attaqué leurs belliqueux voisins germaniques (ce qui à l'époque de César et d'Arioviste avait été considéré comme impossible et inconcevable), nomme les *Volces Tectosages* qui, jadis, partant de la Gaule de l'Est envahirent les régions de la Forêt

hercynienne, en conquirent et occupèrent les plus fertiles et s'y maintinrent comme célèbres guerriers jusqu'à l'époque où César en écrivait son rapport.

Un autre témoignage éloquent qui prouve la grande importance que les belliqueux Volces avaient acquise dans leurs nouveaux sièges chez tous les Germains voisins — également combattifs — c'est le fait qu'ils devinrent pour ceux-ci les principaux représentants du monde celtique entier et que leur nom de Volk (Volk) — Valh — Valah — Valach (et non celui de Boïens) devint pour eux le synonyme pour les Celtes en général! A mon avis, c'est la preuve absolument décisive que le peuple habitant la longue zone des cimetières de squelettes latènes qui comprenait l'espace s'étendant de la Thuringe jusqu'à la Slovaquie et avoisinait directement le territoire germanique, ne peut pas être identifié avec les Boïens, mais que ce peuple avaient été précisément les Volces dont le nom devint pour les Germains le synonyme pour les Celtes en général.

Quant à l'appartenance ethnique des fosses celtiques de squelettes de notre territoire, le contenu en est en accord frappant avec notre solution. Il se distingue avant tout par deux sortes de trouvailles caractéristiques pour des guerriers pillards: dans les fosses d'hommes (en nombre considérablement plus petit, vu que les hommes — guerriers — mouraient dans des expéditions hors de leur pays natal) ce sont les armes, notamment de longues épées gauloises en fer et les lances qui forment la partie la plus typique de trouvailles, tandis que les fosses de femmes — de beaucoup plus nombreuses montrent par une grande quantité de parures leur prédilection pour la pompe et prouvent que leurs hommes apportaient de leurs expéditions une proie assez riche.

Un autre document important qui corrobore l'opinion suivant laquelle le peuple des fosses de squelettes latènes dans nos pays est identique avec les Volces de César, dont le nom devint pour les tribus germaniques le synonyme pour les Celtes en général, c'est l'influence extraordinaire de la culture de ce peuple exercée sur la culture matérielle des Germains des pays de l'Elbe et de l'Oder au Nord de nos pays. Cette influence fut tellement grande et durable que nous pouvons la poursuivre encore plus tard, à l'époque celtique tardive, où les Germains polabes étaient passés de leur défensive d'autrefois à l'offensive contre les Volces celtiques du Nord de la Bohême, où ces Germains nous légèrent des monuments de la culture dite de Podmokly (Bodenbach) Kobyli, et même encore à l'époque romaine précoce, où ces Germains devinrent maîtres de l'ancien territoire des Volces tchèques. C'est avant tout la céramique germanique trouvée dans les fosses sur Pičhora près de Dobřichov aux environs de Třebusice et ailleurs.

Le peuple enseveli dans ces fosses germaniques n'avaient pas été les Marcomans, comme on le croit pour la plupart jusqu'à nos jours (dans la littérature allemande spéciale, qui adopte conservativement l'opinion plus vieille suivant laquelle même ces régions étaient attribuées aux Boïens et après ceux-ci aux Marcomans, aussi bien que dans notre littérature et même dans nos manuels scolaires), mais les *Hermundures* polabes qui dans ces régions des deux côtés des montagnes septentrionales tchèques avaient créé, dans la première moitié du I^{er} siècle de n. è., sous la conduite de Vibilius, un État puissant qui stabilisa les conditions en Bohême septentrionale et dans les régions avoisinantes de Saxe et de Thuringe pour une série des dizaines d'années et aida ainsi la culture germanique à arriver à un grand épanouissement dans ces régions.

Quant à la question de savoir où avaient été les sièges des Marcomans et des Quades après leur arrivée des régions rhénanes (bassin du Rhin), nous y avons déjà répondu plus haut en traitant de la localisation juste de Boiohemum, berceau de Boïens hercyniens, où avaient été établis, depuis l'époque de Marobud, les Marcomans. Suivant les témoignages

cités plus haut des auteurs anciens Strabon, Velleius Paterculus, Tacite et Ptolémée, les Marcomans avaient siégé dans le bassin autrichien actuel entre la rive Nord du Danube et la forêt Gabreta de Ptolémée = partie Sud de la Šumava avec le pays montagneux attenant. Plus loin vers l'Est, dans le bassin danubien slovaque, siégèrent les Quades.

Les destinées des Volces établis en Moravie avaient été autres que celles de leurs compatriotes en Bohême septentrionale. Chez eux aussi, comme chez les Volces tchèques, nous pouvons observer à l'époque latène tardive, un certain écart de la manière d'appréhender de vivre en guerriers à des formes plus paisibles d'occupation. Ils s'adonnaient à la production industrielle et artisanale, au commerce et, suivant le témoignage de Tacite (G. 43), ils extraient des minerais de fer pour avoir la matière première nécessaire à leur production.

C'était peut-être à cause de ces travaux de mineurs que le nom de Cotins se généralisa pour eux dans la littérature ancienne (du mot commun *cotini* = mineurs ; à comp. le nom *κωτιναι* chez Strabon, III. 2. 3—142 pour les mines celtiques).

L'analyse critique de tous les renseignements anciens que nous possédons sur les Cotins démontre la justesse de la vieille localisation de cette tribu celtique en Moravie, comme l'ont fait déjà Mannert, Zeuss (qui les considérait avec raison et à juste titre comme reste des Volces moraves) et plus tard Müllenhoff (jusqu'à l'époque où il a adopté l'opinion de Suess citée plus haut), K. Müller, Pič, Dvořák, Řežábek, Niederle, Zycha, Kauffmann, Bretholz, Gnirs, Schütte et autres. C'est attesté aussi bien par Tacite (G. 43) qui écrit que les Cotins siègent à l'Est des Marsigni (du Sud de la Bohême) au dos des Marcomans et des Quades (à savoir au Nord de ceux-ci) que par Ptolémée (II. II. 10) qui les place au Sud des Buri. Avec cette localisation en Moravie s'accorde aussi ce que Dio Cassius (LXXI. 12. 3) écrit sur le projet de Marc-Aurèle à l'époque des guerres dites marcomanes d'après lequel les Marcomans auraient dû être attaqués, vers 172 ou 174, de deux côtés du Sud (S. E.) par les Romains et du Nord par les Cotins, Burs et d'autres.

L'exactitude de cette localisation est corroborée aussi par un nombre singulièrement grand de colonies celtiques sur les deux grandes routes de commerce qui passaient par la Moravie du Danube vers le Nord: sur la route de Vindobona (Vienne), Ptolémée cite (II. II. 14, 15), en Moravie actuelle, outre la *Felikia* romaine, *Meliodunum* et *Streventia*, sur la ligne de la route dite d'ambre jaune menant de Carnuntum à l'embouchure de la *Vistula Eburodunum*, *Karrodunum* et *Setovia*.

Enfin, l'état de nos connaissances archéologiques actuelles lui aussi atteste que la localisation des Cotins en Moravie est tout à fait juste, car elles prouvent une évolution continue de la culture celtique en Moravie dès l'époque latène moyenne jusqu'à la fin de l'époque latène tardive. D'après tout ce qu'il nous en est resté en Moravie dans les anciens sièges celtiques et dans les fosses et sièges germaniques on peut juger qu'elle avait duré non seulement à la deuxième moitié du II^e siècle de n. è., aux guerres dites marcomanes, où, suivant le renseignement chez Dion, cité plus haut, les Cotini (Cotins) auraient dû être exterminés, mais encore — grosso modo — deux siècles plus tard, jusqu'au IV^e siècle où, paraît-il, disparaissent les dernières traces de la vie des Celtes moraves.

Certes, avec le temps c'étaient aussi les Germains et les Slaves qui commencèrent à pénétrer comme éléments étrangers dans l'ancien territoire celtique en Moravie. Il semble qu'en somme cela s'effectuait paisiblement sans offensives brusques et sans chocs impétueux dont souffrit le peuplement celtique au Nord de la Bohême.

Les Germains poussaient dans la Moravie celtique du Sud, des régions de Marcomans et de Quades d'une part et, surtout plus tard, à partir du III^e siècle de n. è., des régions plus au Nord, avant tout de celles entre l'Elbe et l'Oder d'autre part. Les

grandes nécropoles germaniques près de Kostelec sur la plaine dite «Haná» du III^e—IV^e siècle de n. è., plus vers le Sud près de Šaratice et d'autres en sont un témoignage éloquent.

Dans les premiers temps, les Germains pénétraient dans le territoire celtique par une simple infiltration en petits groupes et vivaient aussi dans les colonies celtiques soit en agriculteurs et ouvriers libres et demi-libres, soit en esclaves achetés par les Celtes dans leurs voyages de commerce en Germanie à leurs propres compatriotes qui, suivant Tacite (G, 24), aimaient à se débarrasser de leurs esclaves compatriotes gagnés aux jeux de hasard. Malgré l'état de recherches peu satisfaisant faites sur les anciens sièges celtiques, cette vie en commun de deux peuples dans les vieilles colonies celtiques est attestée avant tout par une présence fréquente de la céramique celtique et germanique dans les mêmes colonies. La céramique germanique faite à la main et imitant la céramique celtique prouve incontestablement que les deux céramiques proviennent de la même époque et que, par conséquent, leurs producteurs vécurent à la même époque les uns à côté des autres.

Ce fait — d'extrême importance pour la chronologie des colonies celtiques de l'époque postérieure avant tout — n'a été bien relevé et apprécié par personne.

A partir du III^e siècle de notre ère le nombre de la population germanique dans les vieilles colonies celtiques aussi bien que celui des colonies nouvelles purement germaniques ne cessaient pas d'augmenter. La minorité germanique originaire de la population devint majorité avec le temps. Les mariages mixtes de Celtes avec les femmes germaniques contribuaient à l'accroissement de l'élément germanique, car les enfants des mères germaniques parlaient la langue de leurs mères et en recevaient et gardaient l'état d'esprit germanique. Le nombre de la population originaire parlant celtique continuait à diminuer de plus en plus et, deux siècles plus tard (au IV^e siècle de n. è.), ses derniers restes — tant qu'ils ne fussent pas partis — disparurent dans la foule d'immigrés étrangers après s'y être assimilés.

On n'a pas encore prouvé par des trouvailles archéologiques quand les Slaves commencèrent à pénétrer dans le territoire celtique en Moravie. Cependant nous avons des documents historiques importants qui attestent leur pénétration, il est vrai, indirecte, mais de telle manière que l'on ne peut pas en douter. En même temps ils la déterminent chronologiquement. Ce sont d'une part les renseignements de Claude P t o l é m é e de la première moitié du II^e siècle de n. è. (II. II. 13, 14) concernant les colonies Kalisia (Kališ d'aujourd'hui) et Asanka (du slave J a s a n k a, quelquepart dans les montagnes de Nížký Jeseník), qui prouvent que, déjà à cette époque-là, il y avait eu des colonies slaves stables le long de la voie dite d'ambre jaune menant de Carnuntum à l'embouchure de la Vistule, d'autre part le renseignement de P l i n e (NH. III. 146; à comp. aussi Aurelius Victor, De caesaribus 40) de la deuxième moitié du I^{er} siècle de n. è. parlant du lac au nom slave P l e s o en Pannonie (corrompu dans le manuscrit en P e i s o ou bien P e l s o, lac Balaton actuel), qui prouve que, déjà à cette époque précoce, les Slaves affluaient des régions de la Haute-Oder et de la Haute-Vistule au Sud vers le Danube et au delà de ce fleuve et avaient déjà été établis aussi en Pannonie. Comme il ne s'agissait pas d'une migration en foules mais bien plutôt d'une infiltration lente et successive, il est évident que certaines parties de ce peuple slave s'établissaient aussi dans le pays qu'elles traversaient, à savoir en Moravie de l'Est, dans la région au Sud de la Porte morave, et sur le territoire de la Slovaquie occidentale.

Et à cet égard il est sans aucun doute très important que le nom celtique de Volces

est arrivé en forme de Valach, plur. Valaši jusqu'à nos jours précisément dans les régions de la Moravie du Nord-Est entre la Porte morave et le cours moyen de la Vlára, sur la vieille voie d'ambre jaune, au pays dans lequel Ptolémée place trois de ses cinq cités celtiques moraves (πόλεις Eburodunum, Karrodunum, Setovia).

Certes, à partir de la deuxième moitié du siècle passé, ce nom sert de preuve que nos Valaques moraves immigrèrent au moyen-âge avancé de la Roumanie, mais grâce à Krandžalov nous savons maintenant que cette explication n'est pas suffisamment justifiée, pas même au point de vue linguistique. Krandžalov a constaté que le fond linguistique commun ne montre pas que, pour ce qui est des Valaques moraves et roumains, il s'agit d'un peuple de la même origine et que ce fonds linguistique commun est extrêmement pauvre: ce ne sont que 26 expressions de la vie de bergers qui sont propriété commune de tous les bergers karpathiques et qui ont pu être empruntées par les Valaques moraves slaves aussi bien au milieu slave de l'Ukraine occidentale.

Vu que les trouvailles archéologiques prouvent aujourd'hui que les derniers Volces avaient vécu en Moravie encore au IV^e siècle de n. è. et que les renseignements historiques cités plus haut nous autorisent à estimer que déjà à partir du I^{er} siècle de n. è. les unités ethniques slaves passaient par la Moravie de l'Est vers le Danube et au delà de ce fleuve (en Pannonie, aux alentours du lac Balaton, il y en avait déjà vers la moitié du I^{er} siècle autant que le nom commun slave du lac „pleso“ avait été pris par Pline, respectivement par son rapporteur, pour le nom propre de ce lac) et que, par conséquent, les Slaves, qui pour telle ou telle raison — soit en ouvriers loués, bergers, soit en esclaves achetés par les Celtes moraves — restèrent sur le territoire morave et y avaient formé dès ces époques-là une minorité ethnique, nous pouvons juger à bon droit que déjà cette minorité slave originaire, qui avait vécu parmi les Volces celtiques — Valaques (Volc — Volch — Valch — Valach) avait emprunté ce nom à la majorité celtique de la population.

D'une manière semblable passa p. ex. le nom de Vénèdes aux immigrés slaves dans les régions de la Vistule, le nom de Var nes aux immigrés slaves dans le pays à l'Est de la Basse-Elbe, le nom de Rujanci aux immigrés slaves à l'île de Rugii — Rugiana — Rujana, le nom de Suèbes aux immigrés germaniques dans le territoire des Suèbes anciens — peuple des champs d'urnes entre l'Elbe et l'Oder, etc. Dans tous ces cas le nouveau peuple emprunta le nom de vieux habitants du territoire respectif déjà à l'époque où il avait été en minorité sur ce territoire. Avec l'afflux ultérieur d'immigrés la minorité originaire devint majorité, le peuple d'autrefois quitta son pays ou se confondit avec le peuple immigré et s'y assimila, mais celui-ci garda durablement le nom de la minorité.

A mon avis, il en avait été ainsi aussi chez les Valaques de la Moravie de l'Est. C'étaient déjà les premiers immigrés slaves qui empruntèrent le nom du peuple dans le pays duquel ils arrivèrent. Avec le temps leur nombre augmentait, mais le nom de l'ancienne population continuait à se maintenir aussi à l'époque où les immigrés étaient plus nombreux que le peuple originaire. Le nouveau peuple finit par absorber et s'assimiler les restes de l'ancienne population, tant qu'ils ne fussent pas partis. Alors tous les habitants parlaient déjà le slave, tout en gardant le nom de l'ancienne population. Outre le nom de Valach, Valaši, il lui resta aussi un certain pourcentage de sang celtique qui circule dans ses veines et le nantit de son caractère spécifiquement valaque au point de vue physique aussi bien qu'intellectuel. Une légère inflammabilité et l'impétuosité du caractère naturel de nos Valaques sont leur vieil héritage celtique.

Quant aux Valaques roumains, on peut expliquer l'origine de leur nom d'une manière analogue et comme provenant de la même source. A mon avis, ils l'empruntèrent aux

Volces celtiques dans les régions de la Slovaquie occidentale ou bien c'étaient leurs propres compatriotes qui le leur donnèrent à l'époque où leurs ancêtres Daces avaient siégé aussi en Slovaquie. Lorsqu'ils avaient été chassés de la Slovaquie par les Yazygues sarmates (Pline, NH. IV. 80) et par les Quades germaniques, ils s'en allèrent dans leurs nouveaux sièges en Roumanie actuelle.

Le fait que la vie celtique en Europe centrale au Nord du Danube ne s'éteignit pas à l'époque entre les deux ères environ, comme on le croyait pour la plupart jusqu'à nos jours, mais qu'elle continua à durer (la Slovaquie occidentale exceptée) en Moravie jusqu'au IV^e siècle de n. è. à peu près, est certes en désaccord absolu avec la tradition archéologique usuelle d'à présent concernant la succession de la culture latène et «romaine» et avec l'opinion d'après laquelle la limite entre ces deux cultures avait été approximativement l'année 0, avec laquelle cessa dans nos pays la vie de Celtes et commença l'ère germanique avec l'occupation de la Moravie par les Quades. Cependant l'évolution historique réelle, comme je viens de le montrer plus haut, a été au fond autre et de beaucoup plus compliquée. L'explication et l'attestation exactes en sont malheureusement jusqu'à nos jours très difficiles, vu que la fâcheuse tradition concernant l'importance de l'année 0 pèse sur toutes les recherches archéologiques d'à présent. Néanmoins, dès aujourd'hui, nous pouvons alléguer une multitude de documents qui prouvent, comme les renseignements des auteurs anciens, que la vie celtique en Moravie continua à durer.

C'est tout d'abord toute une série de sièges celtiques, celto-germaniques et purement germaniques que nous connaissons aujourd'hui et qui nous ont fourni un nombre considérable de fouilles justificatives. Et leur nombre ne tardera pas d'augmenter, dès que l'on aura effectué les recherches systématiques de cette grande quantité de sièges celtiques non fortifiés, disséminés dans toute la Moravie, et nombreux notamment dans sa partie centrale et méridionale.

Le temps vers la limite entre l'époque latène moyenne et tardive avait été un tournant important dans la vie de nos Celtes. Dans des expéditions guerrières et pillardes, leur communauté perdit une partie de sa noblesse guerrière, leur agressivité intrépide d'autrefois et leur force expansive, cette *virtus* que César, porte-parole de Rome, avait tellement appréciée, disparurent aussi. Ce processus avait été favorisé par le fait qu'une grande partie de restes de la noblesse, de même que des autres Celtes libres s'acheminèrent vers la production industrielle et le commerce, source plus sûre et moins dangereuse de la richesse et de l'aisance. Pour s'assurer les avantages de ces deux manières de gagner leur vie, les Celtes moraves commencèrent, également comme les Celtes en Bohême, en Gaule et ailleurs, à bâtir des *oppida*, colonies-cités fortifiées, derrière les murailles desquelles ils voyaient plus sûrs leurs biens acquis par le travail artisanal et par le commerce et où ils trouvaient la tranquillité dont ils avaient bien besoin pour leurs travaux paisibles.

Dans ce but ils fondaient leurs *oppida* dans des endroits protégés par la nature, auprès des bases de matières premières (gisements de minerais de fer) et tant que possible loin de grand routes (lignes à longues distances), pour lesquelles on choisissait des régions viables et autant que possible ouvertes, où le danger d'agression soudaine avait été le moindre.

Cela prouve avant tout le principal oppidum morave de *Staré Hradisko* au-dessus d'*Okluky* (près de la commune actuelle de *Malé Hradisko*, district *Prostějov*), dans la partie Nord du plateau de *Drahany*.

L'oppidum occupait la superficie de 37 ha environ. La colonie-cité avait été bâtie de deux côtés de la grand route qui en formait l'axe principal dans la direction de l'Ouest à l'Est. Conformément aux recherches faites par J. Böhм, l'édification de la colonie à

l'intérieur de murailles ne s'effectuait pas suivant un plan un, fixé d'avance, mais chaque colon bâtissait comme bon lui semblait. Tantôt les huttes s'entassaient les unes tout près des autres, tantôt il y avait parmi elles des espaces vides et même des clôtures, de sorte qu'elles faisaient l'impression plutôt des fermes agricoles que des demeures d'une ville. Le quartier d'artisans se trouvait probablement dans le faubourg. Le long de murailles, il y avait une zone libre de sol pour faciliter un déplacement rapide aux défenseurs de la cité.

La circonférence totale de l'oppidum mesure presque 2400 m. Les fortifications n'avaient pas été complètement bâties. Les murailles étaient bâties successivement dans plusieurs étapes dans les endroits les plus menacés où elles avaient été supplémentairement renforcées.

Au-dessus des pentes escarpées de la partie Sud et Est de l'oppidum, on n'a pas encore trouvé de restes de murailles véritables, mais seulement deux à trois terrasses superposées jusqu'à 6 m de largeur, sur lesquelles les murailles auraient dû, peut-être, être bâties plus tard. Cependant on n'y arriva plus.

L'oppidum s'approvisionnait de l'eau potable de deux sources qui se trouvaient à l'intérieur des murailles de la cité. Pour les cas où il y avait peu d'eau, on se la procurait en la captant, durant la pluie, dans des cuves ou bien — et cela le plus souvent — en la transportant de deux ruisseaux coulant sous les pentes de l'enceinte au Nord, à l'Est et au Sud. On n'a pas encore constaté de citernes à Staré Hradisko.

D'après les trouvailles faites dans la région de l'oppidum, il y florissait une riche production industrielle et artisanale de la poterie très avancée, par l'outillage de métaux jusqu'à la production de fines parures en métal, la fonte du verre et la production de colliers, anneaux d'ornement, etc., faits d'une pâte de verre bariolée, l'émaillure, le monnayage d'or et d'argent, etc.

Les fréquentes trouvailles de clefs métalliques dans les demeures celtiques démontrent qu'il avait été nécessaire de les fermer à clef pour protéger la propriété privée contre l'avidité d'autres.

L'oppidum cessa d'exister au I^{er} siècle de n. è. environ. En attendant, on ne peut pas mieux préciser la date de sa disparition, car les recherches systématiques de l'enceinte tout entière ne sont pas encore terminées. A la différence de l'oppidum celtique près de Stradonice tchèque qui, paraît-il, fut conquis par les Germains (Hermundures), la fin de la colonie-cité à Staré Hradisko avait été, selon toute apparence, plus paisible. Ses habitants, apparemment de crainte d'être attaqués par les Germains établis plus au Nord, s'en allèrent successivement plus au Sud de leur propre gré, peut-être dans quelque enceinte fortifiée située plus loin dans l'intérieur du pays (Černov près de Ruprechtov-Račice, Obřany près de Brno, etc.).

En attendant, quant à d'autres enceintes fortifiées moraves, on peut attribuer le caractère d'oppidum, d'après la nature de ses murailles et la répartition de trouvailles celtiques tardives sur toute la surface de la colonie elle-même, seulement à l'enceinte fortifiée de Černov près de Ruprechtov-Račice (district Vyškov). Cette colonie celtique fortifiée elle aussi fut fondée dans un site relativement bien abrité à quelque distance de grand routes dans la partie Sud du plateau de Drahaný, 22 km au Sud (SSO) de Staré Hradisko, aussi à proximité des gisements de minerais de fer comme base de matière première. La colonie fut bâtie sur une langue de terre d'un massif boisé appelé Černový par le peuple. Le plan de cette colonie fortifiée dans le site „Na hradech“ a la forme d'un triangle irrégulier. De la plate-forme de l'enceinte s'étendent en forme de rayons vers le Sud-Ouest, Sud et Sud-Est quelques crêtes dans la vallée du ruisseau de Rakovec et de son affluent. Au

Nord, la colonie avait été protégée par deux étroits faubourgs bien fortifiés par doubles murailles en pierres et par des fosses.

La superficie totale de cet oppidum n'avait pas été grande. Avec les deux faubourgs elle comprenait 4 ha environ (on ne peut pas en indiquer l'étendue exacte, parce que la superficie du second faubourg — extérieur — est ouverte de côtés et sa fortification extérieure n'est pas unie par des murailles transversales à la fortification de l'oppidum lui-même).

À l'époque ultérieure (?) on essaya de joindre à ce petit oppidum comme troisième faubourg une grande surface descendant vers le Sud sur la pente au-dessus de l'oppidum, elle aussi fortifiée par des remparts et fosses. Cependant cette entreprise ne fut pas terminée pour des raisons que nous ne connaissons pas mieux.

Pour approvisionner l'oppidum de l'eau potable on se servait d'une source dans le ravin que l'eau s'était creusé à l'Ouest immédiatement sous les remparts de la colonie. La descente par plusieurs sentiers dans la vallée vers le lit du ruisseau de Rakovec avait été pour les habitants de la colonie relativement facile.

Les recherches systématiques spéciales dans cette enceinte fortifiée n'ont pas encore été faites. L'exploration du terrain accompagnée d'un sondage détaillé de surface que j'ai entrepris avec un groupe des préhistoriens de l'Université de Brno, dans les années 1950-1952, a fourni un nombre plus grand de tessons celtiques tardifs, trouvés sur toute la superficie de la colonie fortifiée. Ils prouvent qu'en effet il s'agissait ici d'une colonie celtique. Cela prouve aussi le reste d'un mur ajusté que j'ai constaté dans un reste du rempart intérieur de la colonie.

À côté des matériaux celtiques tardifs nous avons acquis par le sondage des tessons germaniques fabriqués à la main et datant de l'époque romaine «tardive» qui prouvent qu'un certain nombre — pas trop grand, paraît-il — de Germains, établis notamment dans la partie Sud-Ouest de l'oppidum, y avait vécu dans une sorte de symbiose avec les Celtes. Quelques échantillons de cette céramique germanique tardive, imitant, quant à la forme et l'ornementation, les produits de potiers celtiques, attestent en même temps que la population celtique avait vécu dans l'enceinte fortifiée encore au III^e siècle de n. è. du moins.

Le sondage fait sur la superficie de l'oppidum a également fait voir que la production de vases celtiques ornés sous le goulot par des nervures arrondies avec l'ornement en forme d'une série de C renversés (∩∩∩), SSS, de piqûres obliques faites par un peigne, de touches obliques, etc., ensuite par des lignes de petits anneaux entre des rayures horizontales, avait continué en Moravie aussi à l'époque celtique tardive.

Les restes de scorie de fer avec une quantité de tessons celtiques tardifs fabriqués au tour prouvent que notamment la fabrication de la vaisselle de poterie de ménage et le métier de forgeron florissaient dans l'oppidum. Le fait que le sondage n'a fourni, à côté d'une petite quantité de bibelots, que de menus tessons avant tout, prouve en même temps que le peuplement de l'oppidum ne cessa pas subitement à cause d'une agression ou d'une autre manière catastrophale, mais plutôt par un départ lent et successif de la population primitive qui prit et emporta tous ses biens . . .

Outre les deux oppida bâtis par les Celtes, la population celtique de l'époque tardive s'établit dans une série d'enceintes moraves fortifiées plus vieilles provenant de l'époque du peuple des champs d'urnes. Parmi les colonies de ce genre à un peuplement plus nombreux comptent surtout celle de K o t o u ě près de Štramberk (ancienne Setovia), sur Hostýn (ancien Karrodunum ?) et à H r a d i s k o, près O b ř a n y, à la périphérie de la ville de Brno actuelle (Meliodunum ?). Moins nombreuses sont les traces du peuplement

celtique tardif constatées près de Skrběň (entre Olomouc et Litovel), à Staré Zámky, près Lišeň (aux environs de Brno) et ailleurs. Jusqu'à nos jours on n'a pas établi si les fortifications plus anciennes avaient été réédifiées à l'époque du peuplement celtique et dans quelle mesure.

Jusqu'à présent on n'a pas trouvé non plus de traces du peuplement celtique dans l'enceinte fortifiée de Klášťov près de Vysoké Pole en Valaquie et sur Chochol, près Ochoz (au Nord de Staré Zámky près Lišeň) qui, auparavant, ont été considérées comme celtiques.

Outre les oppida et les colonies dans les sites fortifiés, on a pu trouver jusqu'à nos jours, par des collectes de surface, etc., une quantité de sièges celtiques aussi dans des sites non fortifiés (Voir pp. 69—185).

Quant à la manière de vivre de nos Celtes, nous n'en avons pas de renseignements historiques. Les recherches archéologiques respectives n'ont pas encore tellement avancé pour en avoir une idée exacte. En somme on peut dire que nos Celtes avaient bâti leurs demeures d'une manière analogue à celle que nous connaissons chez les Celtes des régions danubiennes et rhénanes. Leurs maisons avaient pour la plupart un plan quadrangulaire, rectangulaire ou du moins semblable à celui-ci, et elles avaient deux ou plusieurs pièces. Outre les demeures quadrangulaires on se servait pour des buts agricoles et autres aussi de huttes d'un plan arrondi ou ovale, encastrées dans la terre.

A Staré Hradisko, où l'on a fait jusqu'à présent des recherches avec la plus grande expertise dont les résultats ont été publiés du moins en résumé, on a constaté, d'après J. Böhm, deux types de construction. Au premier type appartenaient de petites huttes aux dimensions de 2 : 3 m, 3 : 5 m, etc., encastrées dans la terre à une profondeur de un mètre au plus. Les huttes étaient couvertes d'un toit en forme de selle qui s'appuyait soit directement contre la terre ou contre plusieurs pieux entre lesquels il y avait un mur simple. Quelquefois les murs avaient été battus en terre dans l'épaisseur de 60 cm environ, sur une simple construction de colonnes. Chez quelques-unes de ces huttes on a pu constater même un simple toit en forme de pupitre descendant par un de ses côtés jusqu'à la terre.

Le second type d'habitations avait été bâti à la surface de la terre. Les maisons de ce type étaient généralement plus spacieuses, aux dimensions de 7 : 15 m et davantage. La construction en piliers rappelle celle de l'oppidum gaulois Bibracte (Mont Beuvray). Les pieux se trouvaient tantôt du côté intérieur, tantôt du côté extérieur du mur. Chez quelques-uns de ces bâtiments on encastrait entre les piliers aussi des planches, comme on le fait aujourd'hui encore pour quelques bâtiments populaires. Quelquefois, les toitures oblongues en forme de selle étaient encore appuyées le long de murs. Il y avait aussi des toits en forme de pupitre; leurs poutres s'enfonçaient obliquement dans la terre et étaient souvent chargées d'un tronc. Les toits d'autres demeures étaient en partie en forme de tente, etc.

Pour des huttes sur les pentes on creusait le terrain et aplanissait de petits emplacements protégés contre les averses par des rigoles creusées au-dessus des habitations. Jusqu'à présent, on n'a pas trouvé de soubassements à Staré Hradisko.

Les huttes à un plan ovale ont été découvertes à Staré Hradisko notamment en cours des recherches antérieures de Lipka et de Snětina. Ces deux archéologues ont établi que le sol avait été creusé jusqu'au sol rocheux que l'on recouvrait de terre battue et aplanissait soigneusement. Le plan d'une de ces huttes examinées était quadrangulaire et les murs en avaient 4 m de longueur. Une autre fosse avait la forme d'une longue ellipse et le plan de toutes les autres était arrondi à un diamètre de moins de 4 m pour la plupart.

J. Böhm a constaté à Staré Hradisko qu'en construisant des habitations on se servait

d'une mesure de base (aune), de dimension de 60 cm environ, respectivement de son multiple. La distance des roues de voitures était, d'après les ornières constatées dans l'enceinte fortifiée, de 120 cm environ. Il serait intéressant d'établir la relation entre cette unité de mesure et la mesure celtique appelée *leuga* qui, d'après les renseignements historiques, égalait, dans les époques en question, 1500 pas romains, c. e.-à-d. 2100—2250 m environ. La longueur réelle de la *leuga* subissait, probablement déjà à cette époque-là, dans les divers pays, des fluctuations également comme de nos jours (la *legua* espagnole d'aujourd'hui p. ex. mesure 5572 m, la *legua* argentine 5 km, la lieue postale française 4 km, etc.).

Les trouvailles provenant des colonies fortifiées aussi bien que non fortifiées nous apportent des témoignages éloquents, n'importe s'ils ne sont pas exhaustifs, sur la manière de vivre et avant tout sur l'occupation de nos Celtes. Ils prouvent que les Volces moraves, aux époques en question, cessèrent de vivre en guerriers pillards et qu'ils devinrent pour la plus grande partie artisans professionnels et marchands. En outre, ils avaient aussi cultivé la terre, comme l'attestent les trouvailles d'outillage agricole à Staré Hradisko, Hostýn et ailleurs. Pour ce qui est de l'industrie, c'est l'industrie du fer et l'outillage de métaux en général qu'ils menèrent à un épanouissement extraordinairement grand. Les formes pratiques de quelques sortes d'ustensiles qu'ils découvrirent se sont maintenues jusqu'à nos jours («ciseaux» de bergers, couteaux, haches, etc.).

Une grande quantité de gisements de minerais dans la partie centrale, du Nord, de l'Ouest et du Sud du pays leur fournissait la matière première nécessaire à la production sidérurgique.

Outre les sortes les plus diverses d'outillage de métaux, nos Celtes s'adonnaient à la verrerie, à l'émaillure et à la poterie (la production de vases en terre au tour et leur cuisson à haute chaleur à la manière artisanale dans des fours fermés), à la menuiserie, charpenterie, à la production d'outils et d'objets d'ornement, etc.

En ce qui concerne d'autres branches de production, p. ex. le filage et le tissage d'étoffes (toile), couture de vêtements, production de chaussures, etc., en attendant on ne peut pas dire avec certitude, d'après les trouvailles, si on les pratiquait à domicile, comme p. ex. chez les Germains, ou bien à la manière artisanale. La mouture de la farine et la cuisson du pain se pratiquaient, suivant de nombreuses trouvailles de moulins à rotation (doubles), à domicile. A Staré Hradisko, J. Böhm a constaté aussi un moulin spécial qui se trouvait dans le faubourg, où l'on avait moulu le blé déjà à la manière artisanale aussi.

Outre la production artisanale et agricole, les Celtes s'adonnaient avant tout au commerce. Ils faisaient le commerce non seulement de leurs propres produits, mais ils revendaient aussi des matières premières et des produits étrangers. Parmi les objets les plus importants de ce commerce de revendage c'étaient, d'après une multitude de trouvailles de Staré Hradisko, l'ambre sambien (sambiaque ?) cru, la résine fossile, importé des rivages du Baltique de l'embouchure de la Vistule et très apprécié alors en Italie et dans tout le territoire de l'empire romain comme matière première pour la production de parures, d'objets d'ornement, d'amulettes de protection hygiéniques et de talismans.

Pour pouvoir s'adonner à leurs travaux et au commerce avec la tranquillité nécessaire et pour éviter les agressions possibles dirigées contre leurs caravanes, les Celtes moraves payaient des contributions à leurs voisins et à d'autres tribus par le territoire desquelles passaient leurs expéditions commerciales.

La Hyphégèse de Ptolémée nous apprend qu'il y avait deux voies principales de commerce qui menaient par le territoire des Celtes moraves unissant les provinces romaines danubiennes au rivage du Baltique, à savoir avant tout la voie dite d'ambre jaune qui, venant de Carnuntum, camp militaire romain sur le Danube, allait à travers

la Moravie de l'Est à *Eburodunum* celtique (aux alentours de Uherský Brod ?), où elle s'unissait à la voie menant de Brigetium à Kelemantia et allait ensuite en deux branches par *Karrodunum* (Hostýn) et *Setovia* (Kotouč près de Štramberk) dans la région de la Haute-Oder et de là par *Kalisia* (Kališ) vers l'embouchure de la Vistule.

Une autre voie de commerce allait de l'ancienne *Vindobona* (Vienne) celtique, avait sa première station sur le sol de la Moravie actuelle à *Felikia* (Mušov) et continuait vers le Nord par *Meliodunum* (Hradisko près Obřany ?, Špilberk ?) et par *Strevinta* ou *Strevintia* (commune sur „Nivy”, près de Skalice, à proximité du gué de la Svítava ou une autre commune quelconque sur la Malá Haná), Petite Hanaquie (Sudice, Vanovice, Velké Opatovice, Jevíčko, Chornice ?) vers l'Oder moyenne et à travers les régions au delà de ce fleuve à son embouchure.

Certes, en dehors de ces voies principales internationales, il y avait en Moravie bien des routes de communication unissant les diverses colonies et marchés celtiques les uns aux autres.

Nous n'avons pas de renseignements plus précis sur la manière dont on avait transporté la marchandise. Il est vrai que les ornements constatés à Staré Hradisko prouvent que l'on avait utilisé dans ce but des voitures et des charrettes, mais, en attendant, nous ne pouvons pas juger si ce moyen de transport avait été en usage aussi dans les expéditions commerciales à longues distances. Vu les conditions de sécurité d'alors où la mobilité et la vitesse de l'expédition les plus grandes avaient été d'une extrême importance, je le crois plus probable que l'on s'était servi de chevaux et de bêtes de somme.

Quant aux hommes qui prenaient part à ces expéditions, il est probable que les Celtes avaient employé — ainsi que dans la production industrielle et dans les ateliers de divers métiers — non seulement leurs compatriotes libres mais aussi des hommes demi-libres et des esclaves.

C'est ainsi que nous arrivons à parler de la question de la répartition sociale de la population. Suivant les renseignements de César concernant les Gaulois et par conséquent aussi les Volces venus de l'ancienne Gaule, il y avait deux couches de population qui avaient joué un rôle important dans la vie publique, à savoir la noblesse guerrière — cavaliers (chevaliers au sens du moyen-âge) — et la caste de druides. Le reste du peuple libre n'y avait joué aucun rôle, ne participant pas aux délibérations publiques, et par sa manière de vivre ne différait guère des esclaves. Opprimé par des contributions trop lourdes (*tributa*) ou par des maîtres plus puissants, il entrait en esclavage chez la noblesse pour y trouver la protection. Le sort des esclaves avait été chez les Celtes, suivant toute apparence, également triste que chez les Romains et dans l'empire romain en général. L'esclave y avait été *mancipium*, propriété sans aucun droit de son maître comme le bétail qui appartenait à celui-ci.

Le nombre de la noblesse guerrière privilégiée diminua à cause de fréquentes expéditions dans les pays voisins et plus lointains à tel point que ses restes cessèrent de guerroyer et s'adonnèrent, à l'époque latène tardive, également comme d'autres ressortissants de la tribu, au commerce et à la production industrielle qui les enrichissait sans fatigue, car tout le travail exécutaient pour eux les esclaves et le peuple demi-libre.

Il n'y a point de renseignements historiques et, en attendant, nous n'avons pas de documents archéologiques suffisants non plus qui nous feraient connaître la manière de vivre et l'occupation de la population germanique en Moravie vivant avec les Celtes dans les colonies de ceux-ci ou dans leur proche voisinage.

Quant à la population germanique infiltrée qui venait isolément ou en petits groupes et entrait en services chez les Celtes aisés, il est probable qu'elle était employée avant tout

dans l'élevage et la pâture du bétail, dans l'agriculture et peut-être aussi dans quelques branches de la production artisanale. A côté de la population libre on employait pour ces travaux sans doute notamment les esclaves achetés dans les régions situées plus au Nord. Avec le temps c'était probablement aussi la population germanique, qui n'était plus aux services des anciens Celtes, qui s'établissait en nombre de plus en plus grand dans les vieilles colonies celtiques et dans leur voisinage. Cette population vivait alors plus ou moins la même vie simple comme dans le pays d'où elle avait immigré. Elle vivait notamment de l'agriculture et de l'élevage du bétail (pâture). Le long de rivières et de leurs nombreux affluents la source importante de leur subsistance c'était aussi la pisciculture et dans les régions boisées la vènerie (la chasse au gibier) et la cueillette des fruits de bois.

Quant aux métiers pratiqués à domicile, c'est la poterie qui est attestée, par le plus grand nombre de trouvailles. A domicile, on exécutait aussi les travaux de forgeron, le charonnage, le filage et le tissage d'étoffes, la fabrication de vêtements et du linge, le battage et la mouture du blé, la cuisson du pain, etc.

Pour ce qui est de la répartition sociale chez ces Germains moraves, on peut dire avec quelque certitude seulement qu'elle n'avait pas été si compliquée que chez les Celtes, surtout aux premières époques de leur infiltration dans le pays de Celtes. Plus tard, lorsqu'ils eurent occupé des territoires plus vastes et y vivaient sans dépendre de Celtes, il y avait sans doute les mêmes conditions que dans d'autres territoires germaniques voisins.

Les Slaves qui s'établissaient successivement surtout dans le territoire celtique de la Moravie de l'Est, y vivaient sous les conditions pareilles à peu près à celles chez les Germains moraves. Dans les régions montagneuses ils vivaient en pâtres ou entraient aux services des Celtes comme ouvriers agricoles ou bergers. Sans aucun doute ces Slaves avaient pratiqué à domicile — comme les Germains — notamment la poterie, le métier de forgeron, le charonnage, la charpenterie, le filage et le tissage, le battage et la mouture du blé, etc.

Ils arrivaient pour la plupart comme gens libres. A côté d'eux il y avait dans les colonies et les fermes celtiques aussi des gens demi-libres, attachés à la glèbe comme *coloni* sur les latifundia romains, et comme esclaves, amenés par des marchands d'esclaves des pays slaves plus lointains.

En ce qui concerne les documents de la culture matérielle, je voudrais mentionner dans ce bref aperçu au moins ce qui est d'importance de principe pour la question concernant la durée de la vie de Celtes en Moravie, pour le problème de la datation de colonies celtiques, pour la solution de la question touchant les Celtes — Germains, etc.

Outre les agrafes ce sont avant tout la céramique celtique et germanique qui nous fournissent à bien des égards un renseignement intéressant au sens positif aussi bien que négatif.

Tout d'abord je voudrais signaler un fait depuis longtemps observé, à savoir que, certes, nous avons en Moravie de l'époque vers le tournant de deux ères beaucoup de documents que nous avaient laissés les Celtes, mais aucun tout à fait sûr sur un peuplement germanique indépendant. Or, les conditions en Moravie diffèrent au fond beaucoup des conditions contemporaines en Bohême. C'est pourquoi nous nous expliquons le fait frappant que p. ex. l'agrafe germanique typique aux petits yeux du début du I^{er} siècle de n. è., aussi fréquente et en faveur en Bohême, dans les régions de Hermundures de l'Elbe, ne se trouve point parmi les trouvailles certifiées, faites en Moravie.

La céramique trouvée à Staré Hradisko et dans d'autres colonies celtiques en Moravie montre par son caractère tout entier, par la manière de production et par l'ornement,

une cohérence directe avec la céramique des fosses de squelettes de l'époque latène moyen-ne et elle est, par conséquent, un des principaux documents du peuplement continu de la Moravie par la même tribu des Volces celtiques qui nous avait laissé des fosses de l'époque latène moyenne jusqu'à l'époque romaine avancée. C'est avant tout la céramique typique de Jiřikovice du IV^e siècle de n. è., ensuite deux sortes de vases typiquement celtiques: plat au tronc annulaire (en allemand Ringschüssel) du II^e—III^e siècles et des vases au bord plat et large, qui prenaient souvent une forme de tonneaux de provisions (en allemand Krausengefässe) du III^e et IV^e siècles de n. è. qui, quant à la céramique celtique, sont de la plus grande importance pour la datation de la durée du peuplement dans les diverses colonies celtiques.

La céramique germanique fabriquée à la main, provenant des colonies mixtes celto-germaniques et imitant la céramique celtique, est d'une importance inappréciable pour la solution du problème de la durée du peuplement celtique en Moravie. Cette importance est d'autant plus grande qu'il y a une grande pénurie d'autres ressources nécessaires à la datation notamment d'agrafes qui ne se trouvent point parmi les trouvailles celtiques des époques plus récentes, de sorte qu'il semble que ces parures avaient cessé d'être une partie composante du costume celtique. La grande quantité de trouvailles de cette céramique prouve plus que suffisamment que la céramique celtique imitée est contemporaine avec la céramique germanique qui l'imitait et qui, suivant d'autres trouvailles, date du II^e, III^e et IV^e siècles ce qui prouve en même temps qu'à ces époques-là les potiers celtiques qui avaient fabriqué cette céramique imitée avaient encore vécu en Moravie.

Les articles faits par des femmes germaniques-potières imitent la fine céramique celtique plus vieille aux bords cylindriques de même que celle aux bords arrondis et relevés. Ils imitent souvent aussi les formes des plats celtiques mentionnés ci-dessus au tronc annulaire et les vases celtiques au bord plat et élargi. Outre ces sortes de vases c'étaient aussi les cistes en argile de graphite au bord arrondi, relevé au dehors et descendant en forme de toit, et au tronc rayé verticalement.

Quant à des tous de trouvailles, c'est encore une autre céramique typiquement germanique, faite à la main, du II^e—IV^e siècles, qui est quelquefois un bon expédient pour la datation de trouvailles celtiques.

Pour ce qui est de la céramique étrangère importée, c'est aussi la terra sigillata d'ateliers des régions rhénanes qui nous aide bien à dater les tous de trouvailles.

Il en est de même quant aux pièces de monnaie romaines. Elles peuvent nous aider à résoudre la question de savoir dans quel temps avaient été peuplées les colonies celtiques où elles ont été trouvées. Souvent elles nous apportent des témoignages précieux relatifs aux anciennes voies de commerce (p. ex. de Vindobona par Felikia, Meliodunum et Strevinta à Kladsko (Glatz) et vers l'Oder moyenne, de Carnuntum à Eburodunum et dans le bassin de la Haute-Oder) et facilitent la datation des fosses germaniques dont le contenu nous aide à son tour à dater la production céramique celtique, etc.

L'importance des pièces de monnaie celtiques consiste, au point de vue d'archéologie de résidence, en ce qu'elles attestent l'origine celtique d'une série des colonies, où nous pourrions tomber dans l'embarras, parce qu'on y trouve aussi la céramique germanique. Quant à la provenance ethnique des pièces de monnaie celtiques en Moravie, c'est Torrer qui l'a bien reconnue et qui a désigné ces pièces de monnaie comme cotines. Les Cotins des auteurs anciens ayant été descendants des Volces Tectosages hercyniens, il faut par conséquent attribuer les pièces de monnaie moraves à ces Volces, également comme les pièces de monnaie celtiques en Bohême centrale et septentrionale.

Parmi d'autres trouvailles je voudrais mentionner ici au moins encore la présence de «stili» en métal ou en os, attestant un niveau plus élevé de la civilisation de nos Celtes. Il n'y a pas de documents qui pourraient nous renseigner sur l'écriture dont s'étaient servi nos Celtes moraves. César (BG, VI, 14) nous dit que les druides gaulois s'étaient servi de l'écriture grecque. Vu les relations continues culturelles et autres de nos Volces avec leur patrie gauloise primitive, on pourrait y penser chez nous aussi. D'autre part, la proximité du territoire romain danubien et l'obligance avec laquelle les Celtes de ces régions acceptaient la culture romaine rend plus probable l'idée que ces deux facteurs avaient fait connaître la langue et l'écriture latines aussi à nos Celtes moraves qui avaient eu des relations actives avec les provinces danubiennes romaines. Certes, la connaissance de l'écriture n'avait été généralement répandue ni chez nos Celtes et se bornait probablement à un milieu de gens plus étroit, en premier lieu de druides, ensuite de marchands et d'autres ressortissants de la tribu qui étaient entrés en relations plus étroites avec la culture romaine et avaient appris l'écriture latine ou du moins les signes pour les chiffres romains pour des besoins pratiques ou à cause de leur talent inné.

Quant au caractère physique de derniers Celtes en Moravie, nous en sommes renseignés très insuffisamment. Les renseignements historiques directs manquent et leur coutume d'incinérer les morts nous a privés du témoignage le plus important que les restes somatiques des fosses de squelettes auraient pu nous en donner. A cet égard nous n'avons donc que les renseignements des auteurs anciens sur les Gaulois dont nos Volces avaient été les proches parents. César, Strabon, Diodore, Vergilius, Silius Italicus, Ammianus Marcellinus sont d'accord qu'ils avaient été de taille haute, d'un teint clair, aux yeux bleux et aux cheveux blonds. Certes, nous ne savons pas l'influence qu'avait produite sur nos Celtes le croisement avec la population plus ancienne qu'ils s'étaient soumise mais vu que la plus grande partie de cette population provenaient, paraît-il, du peuple des champs d'urnes dits lusace-silésiens, le croisement duquel avec les immigrés germaniques dans les régions plus au Nord entre l'Elbe et l'Oder moyennes avait mené à la naissance des Suèbes germaniques qui, dans les yeux du monde antique, devinrent représentants des Germains du temps en question et qui, eux aussi, avaient été de taille haute et du teint clair, nous pouvons en conclure que le caractère physique de l'ancien peuple européen des champs d'urnes (c'est-à-d. les Suèbes indoeuropéens primitifs) avait été semblable à celui des Gaulois et des Germains et que, par conséquent, son croisement avec les Volces moraves n'avait causé d'aucuns grands changements dans l'aspect physique de leurs descendants.

On peut en dire autant notamment des Celtes établis grosso modo dans la partie septentrionale de la Moravie. Dans la partie Sud de la Moravie, les Volces se confondirent avec le peuple de la culture dite de Horákov, sur le développement duquel l'héritage de l'ancien peuple du territoire danubien de „tumuli” avait exercé une influence essentielle. C'est peut-être de ce peuple-ci que les Celtes de la Moravie du Sud héritèrent leur type foncé (cheveux et yeux bruns) qui, plus tard, passa par le croisement aussi sur les immigrés germaniques et slaves.

Les données historiques concernant la haute taille de Celtes sont attestées aussi par les résultats de recherches faites dans des fosses celtiques en ancienne Gaule du Nord-Est d'où les Volces celtiques immigrèrent dans nos pays.

Pour ce qui est du problème touchant le culte et les rites religieux des Volces moraves, nous pouvons en juger également par analogie. Étant donné qu'il s'agit des descendants des Volces qui immigrèrent de la Gaule et apportèrent dans nos pays les idées religieuses courantes en Gaule, nous pouvons en juger d'autant plus facilement. On peut donc appliquer à eux ce que César écrit sur les Gaulois en général. La religion

des Gaulois fut édiflée par la caste de prêtres druides qui dominaient la vie en Gaule elle-même aussi bien que dans les pays dans lesquels les Gaulois émigrèrent. Les druides avaient été médiateurs entre les dieux et les hommes, ils établissaient le contenu et la manière du culte de diverses divinités, exécutaient des sacrifices publics et privés, ils étaient juges et arbitres reconnus dans toutes les causes privées et publiques et leur influence sur l'éducation de la jeunesse avait été décisive.

Ils donnèrent à leur doctrine religieuse le nimbe d'un mystère. C'est pourquoi ils refusèrent d'en écrire quoi que ce fût et leurs disciples avaient dû l'apprendre par coeur. César (BG, VI, 14, 17) rappelle outre leur doctrine sur l'immortalité de dieux et leur pouvoir avant tout leur doctrine sur l'âme humaine et sur sa transmigration. Conformément à la doctrine des druides l'âme ne disparaît pas avec la mort du corps humain, mais il y a une transmigration dans d'autres êtres humains. César rappelle les divinités que les Gaulois avaient vénérées et leur donne, d'après son *interpretatio Romana* les noms des dieux analogues de la mythologie romaine. Il raconte que les Gaulois avaient vénéré notamment *Mercur*e qu'ils avaient considéré comme créateur de tous les arts, comme dieu des voies et protecteur le plus puissant du commerce. C'est à lui qu'on avait élevé le plus grand nombre de statues. A côté de *Mercur*e les Gaulois vénéraient, suivant César, avant tout *Apollon* et *Mars*, *Jupiter* et *Minerve*. D'après leur foi, *Apollon* (*Grannus* de Celtes) guérissait des maladies et aidait à les éviter. *Minerve* avait été protectrice des arts et des métiers, *Jupiter* avait été vénéré comme souverain des dieux cités et *Mars* comme dieu de la guerre.

Outre les dieux cités ci-dessus les Celtes avaient vénéré toute une série d'autres divinités et êtres surnaturels, p. ex. *Sirona*, déesse de la médecine et protectrice des eaux thermales, *Visuna* (*Vesuna*), déesse de la médecine elle aussi, *Visucius* et *Teutates*, répondant au dieu romain *Mercur*e, *Rosmerta*, souvent compagne de *Teutates*, *Epona*, déesse des chevaux, *Cernunnos*, dieu des Celtes anciens, représenté assis sur la chaudière sacrificatoire de *Gundestrup*, les jambes croisées, avec une couronne de cors de cerf sur la tête et tenant un serpent dans les mains, *Suleviae* et autres *Matres* ou *Matronae* protectrices de la maternité, les nymphes de sources *Meduna*, *Vercana* et autres.

Le changement radical que subit le rite funéraire dans le monde celtique entier témoigne de la grande importance de la doctrine de druides. Leur doctrine sur la transmigration des âmes fit perdre aux Celtes la foi en une vie posthume. Les morts, dont les âmes passèrent dans d'autres corps, cessèrent, sous l'influence de cette doctrine, d'être l'objet de vénération et devinrent, suivant toute apparence, plutôt l'objet d'une crainte superstitieuse. C'est pourquoi on ne les enterrait plus (après un certain espace de temps transitoire) avec la piété d'autrefois, en leur donnant des aumônes, mais on les incinérât dans des fours fermés à un haut degré de chaleur. Les cendres étaient peut-être disséminées, comme quelque chose sans valeur, dans l'air, jetées dans l'eau courante ou bien versées dans des fossettes peu profondes sans aumônes ou avec quelques petits tessons symboliques seulement, qui ne faisaient que prouver l'esprit conservateur de coutumes humaines et peut-être aussi la crainte superstitieuse dont les survivants ne pouvaient pas se débarrasser malgré des renseignements et des admonestations de druides.

Voilà l'état que nous trouvons en Moravie à l'époque en question. Dès son début nous voyons que la population celtique quittait son rite d'autrefois d'ensevelir les morts avec leurs armes et armures ou avec des parures et d'autres aumônes dans des fosses profondes et passa à l'incinération.

Ce changement qui se produisit dans le rite funéraire nous explique pourquoi, après

un espace de temps pas trop long, disparaissent tout d'un coup les traces de toute cette nombreuse population celtique dont les fosses de squelettes et d'incinération des époques plus anciennes nous fournissent un témoignage aussi éloquent.

Et pourtant c'est juste en Moravie que nous trouvons dans des sièges une grande quantité de documents qui prouvent que les Celtes y continuèrent à vivre, également comme dans leur patrie gauloise originaire, encore pendant des siècles entiers . . .

Il est bien certain que la disparition successive de ces documents, que l'on peut constater dans des sièges aussi, prouve que cette population celtique tardive allait au devant de sa fin. La première calamité les frappa à l'époque des guerres dites marcomanes dans la deuxième moitié du II^e siècle de n. è., lorsque les Cotins violèrent leur promesse donnée à Marc-Aurèle de l'aider dans la guerre contre leurs voisins Marcomans et quand ils « insultèrent horriblement », suivant Dion, l'envoyé de Marc-Aurèle Tarruntenius Paternus, qui vint pour leur rappeler leur promesse. *Καὶ μετὰ ταῦτα ἀπώλοντο*, «et ensuite ils périrent». Par ces quelques mots concis Dion termine leur histoire.

Cependant l'expédition correctionnelle que Marc-Aurèle avait organisée contre eux n'accomplit pas tout à fait la tâche relatée par Dion. Les documents archéologiques trouvés dans une série des colonies celtiques, celto-germaniques et peut-être aussi purement germaniques et dans des fosses germaniques prouvent que les restes des Volces-Cotins se maintinrent en Moravie jusqu'au IV^e siècle où, paraît-il, ils disparurent peu à peu dans le flux d'immigrés germaniques et slaves. Cependant leur vieux nom de Volces vit en Moravie jusqu'à nos jours dans le nom des Valaques slaves.